

COMPOSITION DE PHILOSOPHIE

ÉPREUVE COMMUNE : ÉCRIT

Fabienne BRUGERE, Emmanuel CATTIN, Françoise DUROUX, Marie GAILLE

Coefficient : 3 ; durée : 6 heures

Sujet : Le monde des images

Une nouvelle fois cette année, la Commission a d'abord à cœur de saluer le travail accompli par les élèves et leurs professeurs. Les meilleurs devoirs manifestent en effet davantage que l'excellence seulement singulière. La préparation fondamentale et méthodique y aura été partout sensible, non moins que l'engagement personnel des esprits dans la question proposée à leur réflexion, et par eux pleinement assumée. Il y a là un encouragement pour chacun, et la justification de l'épreuve par ceux-là mêmes qui s'y soumettent et s'en rendent aussi brillamment maîtres. Sept notes égales ou supérieures à 15 ont ainsi été attribuées, en lesquelles le jury voit la confirmation de l'existence d'un désir de penser déjà formé, qui sait trouver les voies de son expression dans une langue déjà remarquable par la maturité, la pénétration et la finesse philosophiques dont elle fait preuve. Un désir, c'est là l'essentiel, qui ne cessera pas avec ce passage de la vie qu'est un concours.

En même temps, la Commission doit bien faire part aussi d'une perplexité peut-être grandissante devant le nombre considérable de travaux qui, d'une façon ou d'une autre, n'affrontent pas *réellement* l'épreuve. Ou bien la question n'est jamais posée vraiment, c'est-à-dire qu'elle est alors plutôt l'occasion de développements abstraits qui ne la concernent que de très loin ou comme en passant, ou bien l'indigence de la réflexion et de la culture philosophiques interdit d'aller plus loin que les tout premiers pas d'une analyse qui s'enferme rapidement dans des limites qu'elle ne dépassera plus. Il faudra par conséquent rappeler qu'il s'agit toujours de poser réellement la question, et non de *faire comme si*, et qu'un tel sérieux du questionnement est bien ce qui *apparaîtra toujours* au regard du lecteur et ira même assurément jusqu'à l'impressionner, quelles que soient les nécessaires limites, prescrites aussi par le genre, de la réflexion effectivement accomplie. Il aura bien alors le sentiment d'un accomplissement, ou comme on voudra d'une effectivité de la pensée. Les règles pour y parvenir demeurent toujours les mêmes. Il faut rappeler clairement les plus impératives.

1/ L'exigence demeure inconditionnée d'une analyse précise, ferme et aporétique à la fois, des significations et des concepts engagés dans le sujet, qu'il s'agisse de son énoncé même, avant tout, ou, à sa suite, des concepts appelés par lui et qu'une première réflexion, très librement conduite et toujours absolument décisive, devra d'abord découvrir. Les *distinctions* par conséquent s'imposent, pratiquées avec le sens de la difficulté, assurément, mais orientées aussi par la fermeté d'un esprit d'analyse qui sait ouvrir un chemin dans les questions qu'il unifie lors même qu'il les distingue (la multiplication en rafale des questions laissées flottantes, toutes placées sur le même plan, est inutile, ou bien plutôt nocive : chacune devra d'abord être tenue si elle doit être posée vraiment). Cette analyse est initialement décisive, mais elle ne devra jamais cesser.

2/ La Commission rappelle la nécessité d'avoir conduit, au long des années de préparation, un travail effectif sur les textes de la tradition philosophique. On sait qu'une telle tradition n'a jamais le sens d'une autorité qui couperait court aux questions : elle reste simplement l'assise la plus solide pour toute réflexion qui veut justement être libre, et qu'elle libère effectivement, y compris d'elle-même. La manifestation de ce travail assidûment conduit au contact des livres — dont, nous le rappelons, rien d'autre ne saurait tenir lieu — contribuera toujours à la richesse conceptuelle, argumentative et spéculative de la réflexion. La Commission ne saurait trop recommander à cet égard, une fois de plus, la lecture des textes philosophiques qu'il est possible de considérer comme classiques. A nouveau, il ne s'agit pas de maîtriser la totalité d'une tradition en sa profondeur infinie : mais bien, pour chacun, de s'être trouvé effectivement en présence de celle-ci, de l'avoir rencontrée en quelques-unes de ses figures, et de s'y être arrêté, en lisant, en écrivant, en pensant. Ce contact est le plus formateur. Il est celui qui, avec la présence du professeur, décide de tout, ou de presque tout. Les devoirs qui portent encore en eux la marque et même l'éclat d'une telle fréquentation s'en trouvent à chaque fois élevés comme à une plus haute intensité de la pensée.

3/ L'une des difficultés que les élèves rencontrent communément concerne l'usage des sciences humaines et de toutes les disciplines, plus ou moins proches, qui ont un jour donné à penser à la philosophie. Nous l'avions déjà signalée s'agissant de la psychanalyse, qui est donc revenue en force, quoique assez affaiblie par l'usage qui en était fait. Nous rappelons avant tout, à cette occasion, que la Commission n'attend aucune référence particulière et demeure réceptive à toute culture philosophique ou philosophiquement assumée. Le fond de la question est plus difficile : lesdites sciences humaines ne doivent évidemment pas être mobilisées au titre de l'autorité du fait, comme elles le sont parfois avec une étonnante confiance, mais, entre autres, pour faire valoir certaines dimensions de l'expérience qui ont alors à être pensées philosophiquement. On ne saurait trop, dans cette mesure, en recommander un usage plus aporétique que dogmatique. En tout état de cause, elles ne sont jamais là pour donner la solution d'une difficulté authentiquement philosophique ni même la confirmation finale d'une réflexion, mais pour enrichir un questionnement et parfois, simplement, savoir de quoi on parle.

4/ Privilège est assurément donné, dans l'abord de la difficulté, à la capacité de faire preuve d'une sorte de scepticisme au moins initial, qui ouvre seul la possibilité d'un examen libre de toute allégeance au sens commun. Mais cet examen très libre est bien loin d'exclure tout engagement : les meilleurs travaux prennent des risques, font des choix, proposent des réponses aux questions qu'ils posent, ou du moins suivent leurs questions avec assez de constance pour leur donner la force d'une position philosophique clairement assumée, au plus loin cependant de tout arbitraire. Ainsi, si, comme nous y insistions pour commencer, la question doit être *réellement* posée, une telle réalité n'exclut pas, mais implique au contraire l'engagement dans une orientation qui, pour n'être pas purement contingente, ne saurait jamais émaner que de la réflexion à chaque fois librement menée qui l'aura rendu nécessaire. Il ne s'agit donc pas d'emprunter une position qui serait un artifice, ni même de la conquérir dans une vaine éristique, mais d'en produire devant les yeux la nécessité immanente.

La difficulté proposée au concours appelait d'abord par sa forme la recherche et l'élaboration d'une question et de ses différents moments, qui ne pouvaient provenir, le domaine des images étant ouvert, que de la considération attentive du concept de monde. Telle était bien la condition absolument requise pour une analyse initiale féconde. A cet égard, les défaillances furent malheureusement grandes. Il était capital de faire varier le sens d'un tel « monde » pour accéder à toutes les dimensions du sujet. Le plus difficile en ce moment premier est peut-être toujours

d'ouvrir des voies sans en fermer aucune autre prématurément, alors même que des décisions philosophiques sont nécessaires. C'est pourquoi le discernement qui saura choisir les pistes les plus prometteuses est irremplaçable — mais c'est bien lui aussi qui se sera formé au contact de la tradition. Les travaux les plus radicaux auront su ici porter la question jusqu'au sens, non seulement d'un monde propre aux images, mais du monde *lui-même* en tant que monde d'images. On sera aussi particulièrement attentif à ne pas substituer une question à une autre dans le cours de l'analyse : il ne s'agissait pas seulement, ainsi, de la *représentation*, pas davantage que de la *perception*, pourtant assurément l'une et l'autre enveloppées dans la question. Au passage, certains travaux se sont engagés dans une étude, bien évidemment très précieuse, du sens de l'*imagination*, mais dans l'ensemble, sur cette question tout à fait classique, la tradition philosophique aura plutôt été oubliée. Le schématisme aura fait de très rares apparitions. La phénoménologie fut elle aussi discrète, en dépit de quelques très bonnes analyses husserliennes.

Les élèves auront d'ailleurs privilégié une approche métaphysique de la question, s'inquiétant du statut et du sens d'être de ce monde des images, et d'abord de l'image elle-même. Orientation absolument légitime, qu'appelait nécessairement (ou nécessairement aussi) la question, en sa dimension ontologique. Mais elle aura beaucoup souffert de la fragilité de la réflexion et d'une très insuffisante familiarité avec la tradition métaphysique, à commencer par Platon. Il faut en dire un mot, tant son ombre s'est étendue sur tous les travaux presque sans exception. D'autant plus frappante alors est apparue la méconnaissance inquiétante des textes platoniciens majeurs. Un nombre assez sidérant de scénarios différents ont été proposés pour les premières pages de *République VII*. Le *Sophiste* quant à lui n'est guère connu. Nous venons d'écrire que la Commission n'attendait aucune référence particulière. Qu'il nous soit permis, au risque de l'apparence de la contradiction, de demander pourtant avec insistance aux élèves de *lire Platon*.

A partir de là, il était difficile de faire droit aux questions les plus classiques : quelques mentions de l'idéalisme n'effacent pas l'impression, déjà relevée l'année précédente, selon laquelle les lieux classiques de la philosophie, les questions disputées au cours de son histoire, ne sont pas assez fréquentés. Non qu'il s'agisse jamais de les faire comparaître dogmatiquement et de mettre en scène leur rivalité, ce qui n'aurait aucun sens, mais la familiarité avec les questionnements vifs qui ont partagé les penseurs du passé sera toujours plus enrichissante qu'aliénante.

La réflexion sur l'image ne fut pas, dans l'ensemble, conduite avec la radicalité qui s'imposait : *ce qu'est une image* aura été présupposé plutôt que réellement mis en question. Rejoindre la formation d'un *monde d'images* ou d'un seul *monde de toutes les images* devenait alors difficile. Les images ainsi furent plutôt, dans le meilleur des cas, rencontrées, mais là non plus les différentes dimensions de l'expérience, au premier chef l'expérience esthétique, n'ont pas été assez attentivement considérées. Quelques dissertations ont su pourtant produire de belles analyses d'œuvres précises, conduites avec intelligence et délicatesse. Les lecteurs auront été extrêmement sensibles à cette capacité de soutenir un regard philosophique sur l'art, car elle presuppose non seulement une culture déjà bien affermee, mais d'autre part aussi (la culture n'étant jamais ici suffisante) une authentique disposition à recueillir activement, dans une pensée philosophique à la fois respectueuse et audacieuse, le sens de l'expérience. Qualités extrêmement rares, mais qui ne paraissent pas du tout hors d'atteinte, puisque certains en font la preuve impressionnante. S'appuyant sur Panofsky ou d'autres, quelques dissertations se sont ainsi imposées par l'acuité de leur discernement.

Si la psychanalyse a envahi les copies, les fruits de son apparition sont eux-mêmes très divers. Elle aura permis aux meilleurs d'introduire des distinctions subtiles concernant le statut

des images ou de tenter la construction, en tout état de cause très difficile, d'un concept de l'imaginaire, mais elle aura aussi malheureusement constitué pour d'autres un bien étrange asile, dans un usage dogmatique évidemment catastrophique. Nous renouvelons notre encouragement à une approche vraiment questionnante de toutes les ressources, psychologiques, sociologiques, ethnologiques, historiques ou autres, qui peuvent s'offrir à la réflexion philosophique, mais de toute façon sont impuissantes à jamais en tenir lieu.

Le monde des images n'aura pas laissé tous les élèves sans questions ni sans ressources. Loin de là. Certains se sont ainsi engagés dans les voies ontologiques les plus difficiles, s'aventurant vaillamment dans l'ambiguïté essentielle des images, d'autres sont allés jusqu'à tenter de déchiffrer l' « art caché », ou à se demander si le monde lui-même ne partageait pas avec l'image la fragilité d'une existence flottante. Mais la question a aussi trouvé (plutôt au fond qu'elle n'a elle-même jeté) certains dans le dénuement et l'absence de ressources. A ceux-là, nous voulons redire pour finir que seule *l'expérience des textes philosophiques*, venant d'eux-mêmes et répondant en eux, à la plus grande profondeur, à l'enseignement qu'ils reçoivent et qui les y oriente, transformera cette pauvreté en richesse. Expérience assurément exigeante, en laquelle cependant ils peuvent avoir une confiance *totale*.